Document generated on 04/27/2024 4:59 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

Vues d'Afrique, vent d'ailleurs

Emilie Marsollat

Number 184, May–June 1996

URI: https://id.erudit.org/iderudit/49516ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Marsollat, E. (1996). Vues d'Afrique, vent d'ailleurs. *Séquences*, (184), 6–8.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les bonnes répliques de ceux qui nous ont quittés

GREER GARSON (1903-1996)
- dans **Pride and Prejudice** (1940) de Robert Z. Leonard (scénario d'Aldous Huxley et Jane Murfin, d'après la pièce de Helen Jerome et le roman de Jane Austen):

(Échange avec Laurence Olivier):
Elle: *You're very puzzling, Mr. Darcy. At this moment, it's difficult to believe that you're so proud.*
Lui: *At this moment, it's difficult to believe that you're so prejudiced. Shall we call it quits and start again?*

BEN JOHNSON (1918-1996)
- dans **The Last Picture Show** (1971) de Peter Bogdanovich (scénario de Peter Bogdanovich et Larry McMurtry, d'après le roman de Larry McMurtry):

(Sam the Lion, évoquant la femme qu'il a jadis aimée):
If she was here, I'd probably be just as crazy now as I was then in about five minutes... Ain't that ridiculous?... No, it ain't really... 'Cause being crazy about a woman like her is always the right thing to do... Being a decrepit old bag of bones: that's what's ridiculous... Gettin' old...

Maurice Elia

SALUT L'ARTISTE!

* ***René Clément***, cinéaste français, est mort le 17 mars, la veille de son 83e anniversaire. Il avait commencé sa carrière par de courts documentaires, puis en tant qu'assistant de Jean Cocteau sur **La Belle et la Bête** (1946). Ses plus grands films furent: **La Bataille du rail** (1945), célèbre pseudo-documentaire sur la Résistance, **Jeux interdits** (1952), poignant réquisitoire contre la guerre vue à travers le regard de deux enfants (joués par Brigitte Fossey et Georges Poujouly) et **Paris brûle-t-il?** (1966), gigantesque reconstitution de la Libération de Paris. Hollywood le récompensa de deux Oscars: pour **Au-delà des grilles** (1949) et **Jeux interdits** (par ailleurs, Lion d'or au Festival de Venise). En 1984, on lui attribua un César pour l'ensemble de son œuvre. Autres films importants de René Clément: **Monsieur Ripois** (1954), **Gervaise** (1956), **Barrage contre le Pacifique** (1958), **Plein soleil** (1959), **Le Jour et l'Heure** (1963) et **Le Passager de la pluie** (1970). **M.E.**

* ***Tomás Gutiérrez Alea***, cinéaste cubain, est mort en avril dernier. Il avait fait ses études au Centro Sperimentale de Rome avant de rentrer à Cuba pour participer à la fondation de l'Institut cubain de l'art et de l'industrie cinématographique. Dès la fin des années 50, il fait des documentaires, des fictions historiques et des études de mœurs. Avec **La Mort d'un bureaucrate** (1966) et les célèbres **Mémoires du sous-développement** (1968), il profite de la liberté dont il jouit pour aborder franchement les réalités cubaines. Il élabore ainsi une écriture filmique personnelle et audacieuse. En 1993, **Fraise et chocolat** (tourné en collaboration avec le cinéaste Juan Carlos Tabío) se rendra jusqu'aux Oscars. Son dernier film, inédit chez nous, s'intitule **Guantanamera** (1995). **C.M.**

VUES D'AFRIQUE, vents d'ailleurs

Pour la douzième année consécutive, Montréal a offert, dix jours durant, une tribune exceptionnelle au cinéma africain. Le festival *Vues d'Afrique* est remarquable à plus d'un titre. En premier lieu, même si c'est un pléonasme, parce qu'il nous propose des films africains, c'est-à-dire un cinéma méconnu, sinon totalement inconnu. Où et quand, sinon, pouvons-nous voir les productions de ce continent? La réponse ne se trouve ni dans les salles de grande distribution, ni dans les vidéoclubs (même dans ceux qui se veulent «de répertoire», le choix de films africains reste bien maigre), ni sur nos écrans de télévision. Dans ce sens, le festival de Montréal est un des plus riches qui soit, que nous envient les cinéphiles parisiens (pourtant pas lésés par ailleurs) ainsi que la majorité des villes d'Afrique même. En effet, ce cinéma «différent» l'est même pour les pays dont il est issu dans la mesure où les salles des grandes villes africaines sont, comme les nôtres (plus encore?),

Keita! l'héritage du griot

envahies par les sous-produits occidentaux de grande consommation. Si bien qu'en dehors de quelques manifestations privilégiées comme le festival annuel de la FESPACO au Burkina Faso, les films africains restent marginaux sur leur propre terrain.

Dix jours, d'une certaine manière, c'est bien peu pour combler une absence par ailleurs si totale. Pourtant, et c'est là un autre grand mérite de ce festival, *Vues d'Afrique* nous proposent une immersion totale dans la culture africaine: un bain qui déborde largement le cinéma, et permet de mieux l'appréhender. En particulier, le Salon africain et créole a ouvert ses kiosques cette année pour la première fois: en se promenant au Complexe Desjardins, on pouvait consulter des revues de tous horizons, goûter des mets exotiques, s'entretenir avec les hommes et les femmes de différents organismes communautaires. Toute cette mise en contexte, certes artificielle mais fort sympathique cependant, nous sert d'échauffement avant de plonger dans les salles obscures qui nous conduisent de Tunis à Dakar et du Caire à Johannesbourg. Le phénomène de concentration dans le temps — dix jours pour plus de 150 films — nous aide également à changer nos repères, nos préjugés, et sinon à nous défaire, du moins à lutter contre un certain ethnocentrisme occidental qui a tendance à se référer systématiquement aux canons narratifs, hollywoodiens ou européens intimistes. Le cinéma africain ne fonctionne pas comme celui auquel on est habitué: cinéma d'atmosphère où le *background* est souvent aussi essentiel que le récit, il prend son temps pour nous imprégner de la culture de son pays, de son passé historique, ou de sa situation politique et sociale, il se permet parfois de longues digressions, il nous berce et nous bouscule d'un même mouvement. C'est le cas, par exemple de **Keita! l'héritage du griot**, le dernier long métrage de Dani Kouyaté. Ce film présente un vieux griot qui, avant de mourir, veut raconter à un jeune garçon, l'origine de son nom. Grâce à ce prétexte poétique, le cinéaste retrace l'histoire mi-réelle, mi-légendaire d'un peuple, et confronte ce passé collectif à la réalité présente et individuelle du jeune homme. L'influence théâtrale dont est imprégné le réalisateur nourrit tout le film et fait écho à une des composantes essentielles de la culture africaine, à savoir la tradition du conte oral, ici admirablement mise en scène.

Plusieurs autres films de fiction relèvent brillamment ce défi de communiquer une identité spécifique du cinéma africain (*des* cinémas africains même, puisque l'unité n'est là que pour mieux souligner la diversité), notamment **Haramuya** de Drissa Touré, qui met en scène la difficile urbanisation de l'Afrique et le conflit des valeurs (traditionnelles et occidentales) qui s'y rencontrent.

Certes, on a pu voir aussi certains films, parmi ceux de l'Afrique blanche notamment plus occidentalisés. C'est le cas par exemple le cas de **Ya Donia Ya Gharami** (La Vie... ma passion), de Maghdi Ahmed Ali. Histoire de complications amoureuses sur fond de problèmes religieux et politiques, ce film égyptien présente une trame linéaire, un rythme, des types de personnages et de situations plus proches de ce que

Cry, the Beloved Country

nous avons coutume de voir. Inévitable impérialisme occidental, nécessités commerciales, ou évolution spontanée d'un certain cinéma africain?

On peut faire le même genre de constat en ce qui concerne une bonne partie de la programmation anglaise qui constituait une section nouvelle dans le festival de cette année. L'aspect «cousin» avec la facture occidentale est surtout frappant en ce qui concerne les films d'Afrique du Sud. Il y a certes là une question de budget qui n'est sûrement pas négligeable: plus de techniciens, plus de pellicules, des comédiens professionnels, ... bref, les mêmes moyens qu'en Europe ou en Amérique. Mais même la narration est faite de manière plus serrée, plus «efficacement» recentrée, le rythme est plus rapide: il n'y a plus de place pour la digression, plus de place pour le passage du temps. C'est autre chose; quelque chose de bien aussi, mais de moins différent, de plus proche de ce qu'on connaît. D'ailleurs, les distributeurs ne s'y sont pas trompés: ce sont ces films là (notamment **Cry, the Beloved Country** de Darrell James Roodt avec James Earl Jones et Richard Harris; et **Soweto Green** de David Lister). Et c'est un fait qu'il faut bien admettre: il n'y avait jamais autant de monde dans les files d'attente du festival que lors de la projection de ces films. Faut-il en déduire que malgré la diversité offerte, le public préfère toujours ce qu'il connaît le mieux, même dans le différent? C'est fort probable. Et ce n'est pas systématiquement condamnable: ces deux films sont particulièrement réussis, le premier dans le genre pathétique et émouvant, le second dans un comique plus grinçant. Mais c'est dommage de se limiter à cela.

La vraie réussite des *Vues d'Afrique* se manifestera le jour où l'on verra la même foule se presser à la projection d'œuvres plus obscures qui se révèlent être de véritables joyaux: certains documentaires, par exemple. C'est ainsi que cette année un plus large public aurait pu comprendre sous un angle nouveau le drame du Rwanda, notamment avec **Rwanda, l'histoire qui mène au génocide**, le documentaire de Robert Genou; ou encore découvrir **La Reine blanche** (Bassek Ba Kobhio et Pierre-Laurent Constant), l'histoire extraordinaire de cette femme française qui a adopté les mœurs camerounaises au point d'accepter la polygamie pour se marier avec l'homme qu'elle aime.

Émilie Marsollat

La Vie... ma passion

VUES D'AFRIQUE

PALMARÈS

Panorama du cinéma africain/
Prix de la communication interculturelle — Long métrage (ex-aequo): **La Vie... ma passion/Ya Donia, Ya Gharami** (Égypte) de Magdi Ahmed Ali - **Clando** (Cameroun) de Jean-Marie Teno

Court métrage: **La Double Vie de Doña Ermelinda** (Afrique du Sud) d'Aldo Lee

Prix du public: **Guimba (Le Tyran)** (Mali) de Cheick Oumar Sissoko

Prix Regard sur les télévisions africaines (ex-æquo): **Les Femmes pénitencières** (Niger) d'Aïssa Adamou - **L'homme et le crocodile** (Burkina Faso) d'Inoussa Kinda et Étienne Sawadogo

Images créoles/Prix Bann Zil Kreol (ex-æquo): **À Bamako, les femmes sont belles** (Guadeloupe) de Christiane Succab-Goldman - **Aimé Césaire, une voix pour l'histoire** (Martinique) d'Euzhan Palcy